



VOUS PROPOSE :



*Biutiful de Alejandro González Inárritu
Mexique - Espagne - VOST - sorti le 20/10/10.
Avec Javier Bardem, Maribel Abarca, Edouardo Fernández...*

INTERVIEW | 20 octobre 2010

«Je pleure, je ris, je vis, ça bouillonne»

Par PHILIPPE AZOURY

Libération

Le réalisateur mexicain Alejandro González Inárritu (Amours chiennes, Babel) refait la genèse de *Biutiful*.

- A + |

Alejandro González Inárritu a gardé de ses années de DJ radio le timbre puissant et la teneur rock du propos. Même dans les salons feutrés d'un bel hôtel du VIII^e arrondissement parisien, le Mexicain se tient face à vous comme une rock star.

Tout en noir, charismatique, se souciant peu de la mesure. Semblable à son cinéma : excessif.

Pourquoi avez-vous décidé de filmer *Biutiful* dans le quartier de Santa Coloma, en banlieue de Barcelone ?

J'avais ce personnage en tête depuis des mois, avec pour seule certitude qu'il serait joué par Javier Bardem, car il trimbale avec lui le même type de contradiction qui fonde mon personnage. Je le connais depuis dix ans, on s'est rencontré à Los Angeles dans la «party des losers», la fête réservée à ceux qui n'ont pas gagné l'oscar. Je savais aussi que je tournerais ce film en langue espagnole, et les faubourgs de Barcelone me semblent être particulièrement significatifs en terme d'immigration.

Barcelone n'est pourtant pas le premier lieu auquel on songe lorsqu'on parle des problèmes liés à la mondialisation ?

Mon film n'est pas seulement à propos de l'immigration clandestine. Ce voisinage est juste un contexte. Et si le Mexique ou les Philippines peuvent être tout aussi intrigants sur cette question, Barcelone éclaire bien ce qui se passe en Europe depuis quinze ans, où l'immigration est en train de changer les choses en profondeur, du point de vue social comme économique. L'Europe va devoir intégrer cette immigration, car elle ne s'arrêtera pas. Or, cette intégration est plus lente qu'en Amérique, par exemple. En Espagne, à ce que j'en ai vu, les immigrés clandestins ne parlent pas espagnol, encore moins catalans et les Espagnols ne veulent pas les intégrer. Ces gens vivent en qualité d'invisibles. Je voulais intégrer à mon histoire ces gens qui se tiennent à la bordure.

Quel est alors le sujet majeur de *Biutiful* ?

Ce bref moment où notre conscience prend forme et se réveille. Et comment la vie ne vous autorise jamais à mourir en paix... C'est un film sur la vie, mais éclairé par la conscience de la mort. J'ai 47 ans, je pense de plus en plus souvent à ma mort, à cette horloge qui tourne de plus en plus vite. Je me demande souvent quel héritage je laisserais, quelle œuvre, si je venais à mourir maintenant... A l'origine je voulais appeler le film «la Mémoire des autres». Le souvenir que l'on laisse aux autres en partant.

La rédemption ?

On me parle du personnage d'Uxbal comme d'un saint controversé, traversant son propre chemin de pénitences. C'est surtout un personnage de tragédie, c'est un peu mon roi Lear.

Uxbal est un personnage que vous avez chargé de toutes les tares : cancéreux, junky, dealer, marchand de sommeil, cocu... Vous n'avez pas eu peur de la lourdeur ?

Je ne marche qu'à l'intensité. J'ai pensé aux sensations que je ressens devant les tableaux de Francis Bacon. Je n'ai pas cherché à équilibrer, à suivre un fonctionnement intellectuel, j'ai écrit quelque chose qui me prend à l'estomac. Je crois pas mal en mon pelvis (*rises*). Mais en terme d'écriture, j'ai dû faire attention que l'on perçoive bien que la grande affaire de tout ça c'est d'arriver à entrevoir un peu de beauté au bout d'un long tunnel d'horreur. Je vois *Biutiful* comme un film d'une grande netteté. Uxbal fait partie de ces gens, ils sont des millions chaque jour, qui voient les emmerdes s'enchaîner sans fin. Mais il doit y faire face. Un dysfonctionnement au fond très ordinaire.

Vous avez travaillé comment avec Javier Bardem ?

Il est de Madrid. Là-bas, ils sont très expansifs. Il fallait qu'il soit plus catalan. Je lui ai demandé d'être poétique.

Votre façon de tourner des «hyperdrames» provient selon vous d'une tradition hispanique ?

Je ne vois pas *Biutiful* comme un mélodrame. Il en a les éléments, mais il lutte contre. Je joue avec des ingrédients dramatiques dans le seul but d'en atteindre la profondeur viscérale. Le mélodrame est un genre, avec ses lois, et donc sa propre mise en distance. Il ne m'intéresse pas beaucoup. Mais je suis de pied en cap un latin, je pleure, je ris, je vis, ça bouillonne... J'ai grandi au Mexique, qui est un laboratoire anthropologique d'une violence et d'une brutalité magnifique. Je suis porté par cet impact que la réalité latine a sur moi.

La réalité seule ?

Non. Borges, Cortázar, Bioy Casarez, Sábato sont des écrivains importants pour moi. Ils ont donné à notre tempérament une conduite, une structure narrative. Je m'y réfère en toute conscience.

Vous étiez connu pour des récits imbriqués. Ici vous ne suivez qu'un personnage.

J'étais un peu fatigué du système en puzzle. Mais la portée est la même, le récit est plein. Cette façon de remplir les espaces, c'est moi, c'est comme la voix chez un chanteur, il peut la moduler mais elle reste, au fond, la même. Johnny Cash chante toujours comme Johnny Cash.

Après *Babel*, qu'est-ce que les studios vous ont proposé ?

Un grand spectacle avec de très gros noms. Je voulais Javier [*Bardem*] et, autour de lui, des gens qui sont plus issus de la réalité. Il n'est pas impossible, si on observe les flux migratoires, que l'Europe devienne musulmane dans les vingt-cinq années à venir et connaissent des affrontements violents. La xénophobie n'est pas une réponse, la non-intégration non plus. Ces flux, ces oppositions m'intéressent. C'est dans le rapport intime entre les gens que l'on comprend mieux comment sortir de cette xénophobie.

Vous pensez toujours en musique ?

Amours chiennes était un album rock. *21 grammes* venait d'une structure jazz. *Babel* était opératique. *Biutiful* est un requiem.

Pour ce quatrième long métrage, Gonzalez Iñarritu a été le maître d'oeuvre du scénario (ses précédents films avaient été écrits par Guillermo Arriaga). C'est donc lui qui a décidé de ces ajouts autour du thème central de l'approche de la mort. Javier Bardem, qui a déjà la charge d'incarner les angoisses d'un homme devant quitter une vie qu'il n'a pas menée à bien, doit en plus porter sur ses épaules la mondialisation et l'au-delà. Rien que par le volume de travail que ce rôle a exigé, l'acteur a bien mérité son prix d'interprétation au Festival de Cannes en mai.

Il le mérite d'autant plus que c'est lui qui tient pendant très longtemps en respect cette surcharge qui menace constamment la dynamique du film. On en veut d'autant plus à Alejandro Gonzalez Iñarritu de cette arrogance qui le pousse à s'appropriier la planète entière dans le vain espoir de la mettre au service de son projet qu'il n'est pas loin d'avoir le talent nécessaire.

Comme *Babel* (un film auquel *Biutiful* est nettement supérieur, ce qui donne quelques raisons d'espérer en l'avenir du cinéaste), *Biutiful* est scandé de séquences magnifiques, comme cette rafle de marchands à la sauvette au centre de Barcelone. Le réalisateur mexicain parvient à insuffler une dimension épique à la moindre dispute domestique (la femme d'Uxbal, interprétée par l'actrice argentine Maricel Alvarez, est un bien beau personnage), à filmer les paysages urbains sans en masquer la laideur, mais en trouvant leur grandeur. Comme d'habitude, il est servi par le travail admirable du chef opérateur Rodrigo Prieto et par la musique de Gustavo Santaolalla. "Le Monde" Thomas Sotinel - Extraits



Comme souvent chez Inárritu, l'histoire en fait trop dans le genre misère, et son scénario, dans le genre bouclé. Quand une tuile tombe, elle est pour Uxbal, et quand le film s'achève, on doit savoir où chaque morceau est passé. De ce pathétique morbide et de ce goût du mécano, le réalisateur a tiré un chef-d'œuvre, Amours Chiennes, un très bon film, 21 grammes, et un produit hollywoodien, Babel. Avec Biutiful, il revient à son meilleur, sans abandonner ses défauts.

Exemple. Le cancer d'Uxbal ayant débuté par la prostate, on le voit pisser du sang d'un bout à l'autre, avec une vérité que les habitués des infections urinaires éprouveront pendant la projection. Le problème, c'est que les chiottes sont sales et qu'on les voit un peu trop souvent. Tout se passe comme si le réalisme ne pouvait s'exprimer que par l'excès en récurrence : urine rouge, lumière pisseuse, cuvette douteuse, scène répétée.

En règle. Ce masochisme iconographique est compensé. D'abord, par la qualité de certaines scènes : la rencontre des deux frères dans une boîte de nuit, qui donne l'un des meilleurs moments nocturnes qu'on n'ait vu au cinéma, dans le genre inconscient festif et dépressif ; ou la révélation brutale et tendre de l'homosexualité du patron chinois, dans des toilettes : où l'on découvre qu'on n'imaginait pas au Chinois d'autres qualités que celles, à périr d'ennui et de vertu, que nos peurs leur attribuent.

Ensuite et surtout, il y a Javier Bardem. De rôle en rôle, il pousse un peu plus loin l'apnée existentielle. On l'a vu grand écrivain malade (Avant la nuit), demi-légume à faire fondre la ratatouille (Mar Adentro), psychopathe ambigu coiffé à la Mireille Mathieu (No Country for Old Men). Ce pourrait n'être qu'une succession de performances ahurissantes : ce sont simplement, entièrement, des vies. Ici, il n'est qu'un type qui lutte et se met en règle avant la mort. Tout un homme, fait de tous les hommes, et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui, dans une société mondialisée qui ne vaut pas grand-chose. Mais il l'est absolument. "Libération" - Philippe Luginon - Extraits

PROCHAINE SÉANCE:

Semaine Bertrand Blier :

5 films, jeudi 2 et lundi 6 déc :
- Beau-père
- Le bruit des glacières

1 film à la Casa 2 heures :

- Buffet grand - dimanche 5 décembre 16h avec ciné-concert

carte d'adhésion valable de septembre 2010 à août 2011

Adhérer, c'est soutenir l'association !
Bénéficiaire de tarifs sur les séances : Embobiné 7,50 € 5,80 € Normales 1,50 € 6,00 €
Participer aux réunions du comité d'animation (programmation, organisation d'événements...)
Les subventions et les adhésions sont les seules ressources de l'Embobiné.



l'embobiné